

cette voie. Dante définissait la poésie : « l'usage amoureux de la sagesse. » Alfieri l'avait rappelée aux devoirs sérieux dans un style « dont seul, parmi les génies de la péninsule, il fut armé par Melpomène. » Parini enseignait « que la poésie n'est pas un vain son de mots, mais la belle expression des sentiments capable d'exciter les cœurs, en peignant au vif l'homme et la nature avec une profonde connaissance de toute chose. »

Mais ces maîtres avaient été délaissés, et Monti en était venu à trouver sa propre *Basvilliana* louable de tous points, parce que imitée de tous points. Manzoni arrivant trouva ce dernier classique si parfait de style qu'il chercha un autre chemin.

Il y avait alors en Italie un littérateur étrange. Orgueilleux, irréutable, jaloux, sceptique, Ugo Foscolo se fit le rival de Monti. La mythologie se condoyait dans ses écrits avec quelques vérités religieuses. Sur ses lèvres, on trouvait le sarcasme de Byron et le septicisme de Goethe. La personne était un mélange de romain, de grec et de chrétien, tout comme ses écrits semblaient un amas de politique, de philosophie et de religion vague. Sans doute, Manzoni n'eut garde de le suivre : il savait bien que la foi est la seule *lumière entre l'intelligence et le vrai*. Mais cependant il savait bien que, pour réussir près du peuple, il fallait tenir compte des principes démocratiques répandus par la révolution française.

N'y avait-il point, sans devenir trivial, moyen de se faire populaire ? Pourquoi la littérature nouvelle ne scruterait-elle pas les mœurs du peuple, n'écouterait-elle pas ses légendes, ne recueillerait-elle pas ses fables, ne prêterait-elle pas l'oreille à ses chansons ? En serait-elle moins belle pour descendre des hauteurs où les génies classiques l'avaient, pour ainsi dire, laissée attachée ?

Manzoni crut cette révolution possible et il la tenta. Point de doute qu'il eut réussi à marier l'antique et le neuf, les traditions du passé et les besoins du présent, la raison et la foi. Son génie était à la hauteur de cette entreprise. Mais il lui arriva, comme à beaucoup d'autres, d'être compromis par ses propres disciples. Il avait à peine ouvert le chemin qu'une foule de talents médiocres se précipitèrent sur ses pas et essayèrent de rivaliser avec lui ou du moins de s'envelopper dans sa gloire.

Manzoni prévint-il le danger qui menaçait la littérature italienne ? Est-ce pour le conjurer qu'il se fit l'ami et l'inspirateur du *Conciliatore* de Milan ? Nous ne le savons pas et ne pouvons le savoir. Mais, ce que nous ne pouvons ignorer, c'est qu'il était péniblement affecté de voir, comme dit C. Cantu, des